











Louis-Ferdinand Céline  
Œuvres

**2**



# Œuvres de Céline

Édition présentée  
par Frédéric Vitoux

Illustrations originales de  
**Raymond Moretti**

**Aux éditions du Club  
de l'Honnête Homme**

1981



© Gallimard et Club de l'Honnête Homme,  
Paris, 1981.

© Éditions du Club de l'Honnête Homme,  
pour les illustrations originales de Raymond Moretti,  
Paris, 1981.

**Qu'on s'explique**



Céline voulut rester silencieux et, autant que faire se peut, à l'écart du brouhaha déclenché par le *Voyage*. Il accorda bien de nombreuses interviews mais refusa d'écrire des articles, des tribunes libres, des manifestes. Un nouveau roman l'occupait, affirma-t-il, qui ne serait pas terminé avant cinq ou six ans — et ce roman en chantier, c'était *Mort à crédit* publié finalement en 1936... Il existe toutefois une exception à cette règle qu'il s'était fixée, et cette exception a pour titre *Qu'on s'explique* : un article que Céline donna à *Candide* en mars 1933.

L'histoire de cet article est assez curieuse.

A l'origine, on trouve un agent forestier qui avait répondu à une enquête du *Bulletin du Livre* de janvier 1933 auprès de lecteurs amateurs, et affirmait qu'il arrachait des livres de sa bibliothèque tous les passages inutiles, les pages qui ne lui convenaient pas. Un journaliste de *L'Intransigeant*, Émile Zavie, tomba sur cette réponse et la commenta dans son propre journal avec une violence des plus excessives, parlant de « démagogie dangereuse » et s'indignant que l'on puisse solliciter ainsi « les textes des illettrés et des sots qui se croient instruits ». Céline s'amusa de la polémique et s'en fit comme un tremplin pour s'expliquer à son tour...

Attention! Il faut lire avec beaucoup de vigilance l'article de *Candide*. Il constitue à sa manière comme un minuscule art poétique, le premier manifeste célinien qui entraîne son auteur bien au-delà du réalisme, même le plus forcené, même le plus convulsif.

D'abord, ce réel, Céline veut l'amarrer à l'imaginaire. Et ses références, il les choisit parmi les peintres, les grands

hallucinés : Goya, le Greco, Brueghel — Brueghel surtout à propos duquel il écrivait déjà à Léon Daudet quelques semaines auparavant : « Vous connaissez certainement, Maître, l'énorme Fête des Fous de P. Brueghel. Cela est à Vienne. Tout le problème n'est pas ailleurs pour moi (...). Tout mon délire est dans ce sens et je n'ai guère d'autres délires. Je ne me réjouis que dans le grotesque aux confins de la mort. Tout le reste m'est vain. »

Ensuite, on voit affleurer ici nettement l'obsession du temps, cet agent de décomposition, le temps qui entraîne et efface. Que reste-t-il des chefs-d'œuvre ? L'oubli ronge, les modes passent, les émotions s'atténuent. Plus tard, dans une lettre à Milton Hindus, Céline comparera l'art du romancier à celui du sculpteur qui dégage son sujet de la glaise, de la gangue et du fatras des mots, qui nettoie une sorte de médaille cachée : « forcer le rêve dans la réalité »... Dans une lettre antérieure à Evelyne Pollet, Céline écrira encore (le 25 octobre 1938) : « Regardez bien un cimetière. Il contient tous les mots, toutes les passions, tout. A mesure qu'on avance vers le cimetière, il convient de s'alléger de tout ceci, d'y arriver le moins lourd possible de bêtises. C'est l'œuvre même ! »

D'évidence, l'image du garde forestier qui découpait ses livres avec une paire de ciseaux et se débarrassait des mots inutiles, qui s'allégeait, échappait à la pesanteur, à cette gangue qui enfouissait le rêve dans la réalité, cette image ne pouvait qu'obséder Céline. Comme une représentation du temps qui passe. Une allégorie de la mort. Une leçon pour l'écrivain.

*Frédéric Vitoux*

Ah! l'admirable lettre d'un lecteur, agent forestier, reproduite (avec quel esprit!) par Zavie dans *l'Intran* :

« Il y a (dans ma bibliothèque) des livres de toutes sortes; mais, si vous alliez les ouvrir, vous seriez bien étonné. Ils sont tous incomplets; quelques-uns ne contiennent plus dans leur reliure que deux ou trois feuillets. Je suis d'avis qu'il faut faire commodément ce qu'on fait tous les jours; alors, je lis avec des ciseaux, excusez-moi, et je coupe tout ce qui me déplaît. J'ai ainsi des lectures qui ne m'offensent jamais. Des *Loups*, j'ai gardé dix pages; un peu moins du *Voyage au bout de la nuit*. De Corneille, j'ai gardé tout *Polyeucte* et une partie du *Cid*. Dans mon Racine, je n'ai presque rien supprimé. De Baudelaire, j'ai gardé deux cents vers et de Hugo un peu moins. De La Bruyère, le chapitre du Cœur; de Saint-Evremond, la conversation du Père Canaye avec le maréchal d'Hocquincourt. De Mme de Sévigné, les lettres sur le procès de Fouquet; de Proust, le dîner chez la duchesse de Guermantes; le matin de Paris dans *La Prisonnière*. »

Que Zavie soit loué! Ce n'est pas chaque jour qu'il nous parvient de l'Infini de tels messages! Nous voici tous, grands morts et minuscules vivants, déculottés par le terrible garde-chasse.

Il ne nous pardonne pas grand-chose dans notre magnifique vêtue (acquise avec tant de peines!). Un tout petit essentiel! Ah! l'implacable! Ah! le véridique! Il me faudra passer, en ce qui me concerne, dans l'éternité rien qu'avec quatre pages qu'il me laisse! Jaloux à jamais de ce Mazeline qui me gagne décidément à tous les coups, bien fier qu'il peut être, lui, de ses dix pages pleines... Mais, juste retour, la mère Sévigné, obscène pour toujours, avec sa petite lettre entre ses gros appas, n'en sortira pas du froid sidéral... Villon n'est pas des nôtres, et la Mort sans lui n'est plus

possible... Quant à Totor, avec moins de deux cents vers, je doute qu'il s'y retrouve...

Il nous presse, le garde-chasse! Avons-nous même encore le temps de rendre nos comptes aux vivants?

« Comme il est léger, le bagage qu'on emporte à l'éternité!... »

L'homme des bois ne rigole pas. Il s'y connaît dans l'infini des malices. Quel douanier de nos spirituels! « Dix pages, monsieur! Pas une de plus! Et vous, Racine, rendez-moi ces deux *masculines!* » Nous en sommes là! Alas poor Yorick!

Désormais, l'effroi d'être coupable environne nos jours... Aurais-je, en passant, réveillé quelque monstre? Un vice inconnu? La terre tremble-t-elle déjà? Vend-on moins de tire-bouchons qu'auparavant? Il ne s'agit plus d'amusettes, l'homme au ciseau va me couper tout ce qui me reste...

Et cependant, parole d'honneur, nous ne fîmes scandale que bien malgré nous! Nos éditeurs pourront le répéter à qui voudra l'entendre. Je crache en l'air... A deux mille lecteurs nous pensions timidement au début, triés sur le volet, et puis même, faut-il l'avouer, sans l'amicale insistance de l'un d'eux, jamais le manuscrit n'aurait vu le jour... On ne fait pas plus modeste. Nous avons nos raisons, nous les avons encore. Tout bruit se regrette. Voyez donc ce qu'en pense notre garde forestier. Il s'y connaît. Enfin, l'on nous assure, de tous les côtés, qu'ils reviendront, ces temps obscurs. Avant cinq ans, le *Voyage* sera, paraît-il, parfaitement terminé. Tel est l'avis de nos meilleurs critiques, les « pour » et les « contre ». Mais cinq ans, c'est encore long... Il peut, d'ici là, se passer bien des choses... On peut se faire beaucoup de mal et peu de bien en cinq ans... Je ne veux pas que tout se perde. Trop de gens furent avec moi mieux que gentils. Il se pourrait que je n'écrive plus rien. Dois-je penser à mes petits amis? Le « genre Céline »? Voici comment il procède... Un! deux! trois! n'en perdez pas un mot de ce qui va suivre!

Voici bien la première fois, mais aussi la dernière, qu'il prend la plume à ce sujet! Cela ne se fait pas, de défendre son genre! Il ne se défend pas, il indique. Retenez donc bien ce qu'il explique. Le moment est mémorable. D'ailleurs, pas de fausse modestie, mon gros tambour m'a valu 100 000 acheteurs déjà, 300 000 lecteurs, et m'en vaudra, bien exploité, encore au moins autant. Alors?... Sans compter le cinéma... Voici de quoi faire réfléchir tout coquin chargé de famille. Allons-y! Ne me poussez pas! Voilà comment je m'y prends... Je dirai tout...

La vie donc, je la retiens, entre mes deux mains, avec tout ce que je sais d'elle, tout ce qu'on peut soupçonner, qu'on aurait dû voir, qu'on a lu, du passé, du présent, pas trop d'avenir (rien ne fait divaguer comme l'avenir), tout ce qu'on devrait savoir, les dames qu'on a embrassées, ce qu'on a surpris; les gens, ce qu'ils n'ont pas su qu'on savait, ce qu'ils vous ont fait; les fausses santés, les joies défuntes, les petits airs en train d'oubli, le tout petit peu de vie qu'ils cachent encore, et le secret de la cellule au fond du rein, celle qui veut travailler bien pendant quarante-neuf heures, pas davantage, et puis qui laissera passer sa première albumine du retour à Dieu... Oui... Oui... Vous me comprenez? Vous me suivez? La jambe difforme de la petite cousine doit y tenir aussi, repliée, et le bateau navire à voile si grand ouvert à trop de vents, qui n'en finit plus de faire son tour du monde avec son fret en vieux dollars?... Il faut l'amarrer après votre rêve... Avec son capitaine qui ne veut pas avoir l'air de porter déjà des lorgnons... Et que tout l'équipage essaya, cependant, parce qu'on sait qu'il se méfie... son mousse lippu, dents branlantes, reste trop longtemps dans sa cabine... Et la corde du pendu, calfat, traîne bien loin derrière l'étambot, dans la mousse, loin, d'une vague à l'autre, qui courent après le navire...

Enfin, tout, plus encore, tout absolument, tout ce qu'on a cru, vite, au passage, qui pouvait faire vivre et mourir. Alors, le temps de votre mélange est venu au milieu des mois et des jours, tant bien que mal, au bout d'une année. Ce n'est pas beau, d'abord; tout cela s'escalade, se chevauche, et se retrouve, en drôle de places, le plus souvent ridicules, comme au grenier de la Mairie. C'est le bazar des chansons mortes. Tant pis! Mettez ce qui pue avec le reste. Vous n'y êtes pour rien. On vous reprochera tant de choses (presque tout, à vrai dire), tour à tour, que, dans cette pagaye d'invectives et de griefs, au nom de ceci, de cela, tout ce que vous fîtes, ou ferez, finira bien par y passer. La digestion du public s'effectue à coups de reproches. Deux sortes d'auteurs, en somme : ceux qui vous réveillent et qu'on insulte, ceux qui vous endorment et qu'on méprise *in petto*. L'inertie, c'est le sommeil de la race. Il en faut, sans doute. Qui le trouble se fait engueuler. Toute révolte est plus biologique que tragique, plus ennuyeuse que vexante. A nous, rien ne semble plus banal qu'un éreintement. A la lecture, c'est l'envie d'aider l'auteur qui nous domine, tellement ces pensums se traînent



de redites en consonnes. La haine rend décidément encore plus bête que l'amour. C'est tout dire. Nous n'avons rien lu dans le genre qui dépassât, brève ou incontinent, la mauvaise lettre du gastritique qu'on n'a pas pu guérir, ou celle du refoulé, malheureux sans télégraphiste.

Attendons de pied ferme ce joli chef-d'œuvre de gentille humour, d'aimable et ferme dessein qui nous prouvera, par l'émoi, que notre monde entier ruisselait à notre escient, d'adorables dispositions.

Mais tenons notre promesse! Finissons-en!

Ayant amalgamé tant bien que mal, disions-nous, hommes, bêtes et choses au gré de nos sens, de notre mémoire infirme, modestement, à vrai dire, très humblement (pour ne réveiller encore personne), nous étendons le tout (c'est l'impression que le procédé nous donne) comme une pâte sur le métier. Debout, qu'elle était la vie; la voici couchée, ni morte ni plus tout à fait vivante... Horizontale, notre pâte... Entre les branches de l'étau, maintenue, soumise à notre gré... Chez Ajalbert, à Beauvais, nous en vîmes qui tissaient ainsi, mais nous, c'est en empoignant les deux côtés que nous travaillons, tirillons, étirons cette pâte de vie, dangereuse et refaite, par chapitres... C'est le moment bien pénible, en vérité... La voici torturée par le travers et par le large, cette drôle de chose, presque jusqu'à ce qu'elle en craque... Pas tout à fait. Ça crie, forcément... Ça hurle... Ça geint... Ça essaie de se dégager... On a du mal... Faut pas se laisser attendrir... Ça vous parle alors un drôle de langage d'écorché... Celui qu'on nous reproche... L'avez-vous entendu?... Vous n'avez pas remarqué qu'au moment où sa peau est menacée, l'Homme essaye brusquement, successivement, encore une fois, tous les rôles, toutes les défenses, les grimaces dont il s'est affublé dans le cours de sa vie? On lui découvre alors, dans ces moments-là, bredouillant, paniqué, facilement trois ou quatre vérités différentes munies d'autant de terminologies superposées... Non? Vous ne savez pas? Alors vous n'avez pas remarqué grand-chose... Pourquoi vivez-vous?

Je dis donc que les miens, bien englués dans l'inclusion tenace et molle où je les place, sont tirillés jusqu'aux aveux. A vous d'en faire votre profit! Souvent c'est raté, parfois c'est réussi. On a trop insisté... Pas assez... Il reste de grands segments que le délire ne touchera pas... Tant pis! D'autres coins où la vie se ratatine sans laisser de couleur. On ne saura jamais pourquoi... Du raconter, ni cuit ni fondu... Pâte pauvre qui ne tiendra guère, sans grâce, ni forme... Recommencer ne sert à rien... Ce qui sort loupé l'est bien... Le Temps se charge du reste... Ce n'est pas du grand art, sans